

Tu ne t'effaceras point

Vanessa Molina et Alexis Richard

Numéro 318, hiver 2017

Encombrement médiatique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87555ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Molina, V. & Richard, A. (2017). Tu ne t'effaceras point. *Liberté*, (318), 28–31.

Tu ne t'effaceras point

Le lecteur en tant que metteur en scène de l'information

VANESSA MOLINA

Les conseils et recommandations, voire les exigences et exhortations, à l'attention du public (lecteurs, spectateurs, récepteurs de toutes sortes de médias) sont ancrés dans l'imaginaire collectif contemporain: «Faut pas croire tout ce qu'on dit...», «Renseigne-toi!», «Où as-tu vu ça?», «Qu'en pensez-vous, vous?» Naviguer comme il se doit dans l'océan mondial de l'information, ne pas être dupe et nourrir de sa lecture les débats de société, sans être spécialiste, ne semble pas être la donne la plus courante. Les commentaires laissés en bas des articles électroniques finissent souvent par se ressembler et les lignes ouvertes d'opinion sont réputées écorcher les oreilles. Et pourtant. Mettons en perspective la place et l'apport du lecteur, quel qu'il soit, devant le produit médiatique.

Si l'industrie de l'impression, notamment les journaux imprimés, se trouve aujourd'hui dans un état précaire, nous sommes tout de même dans une ère inégalée de publications de masse, sur une multitude de supports et de formats. Les nouvelles technologies de l'information changent le visage de qui lit et qui écrit, qui écoute et qui parle, et le maître mot

devient: «Attention!» Gare à ceux et celles qui gambadent dans ce monde comme dans le pré. Il faudrait minimale-ment, clame-t-on, se doter d'un bon antivirus, de saines habitudes de cliquage, de responsabilité civique et d'un service de contrôle parental pas trop con. Car glisser de la zone jeunesse de Radio-Canada à un site de porno sans scrupules, ou tomber sur un faux ami Facebook ou une «nouvelle» complètement inventée, ne relève plus de l'improbable...

À l'antivirus et autres précautions de rigueur s'ajoute le sens critique: penser par soi-même, éviter d'avalier tout rond ce qu'on reçoit (développer son antivirus mental), en prendre et en laisser... Puis, si on veut jouer dans les ligues majeures: varier ses sources! Nationales et internationales, institutionnelles et alternatives, pour et contre le sujet traité. Dans tous les cas, il faudrait poser des questions et se maintenir à jour, ne serait-ce qu'un peu. L'image de ce qu'est une personne «bien informée» habite notre univers. Faisons de ces représentations schématisées, ici, le point de départ d'une petite enquête.

Média, médiation et immédiateté

L'information en continu tend à donner une impression d'immédiateté, de contact direct avec l'information, ce qui semble devoir se traduire par une crédibilité accrue. Cependant, l'idée d'un média immédiat, par l'apparence de contradiction qu'elle véhicule, nous pousse à nous interroger sur le sens des mots tout en apportant une certaine confusion dans la discussion publique.

En français, l'histoire linguistique du média commence au XIII^e siècle, en tirant «médiation» du latin *mediatio*, ce qui «joue le rôle d'intermédiaire» – un dérivé de *mediare* et de *medius*, «être au milieu», «central». On emploie d'abord «médiation» pour parler de ce qui divise ou de la ligne qui sépare ce qui est divisé. À partir du XVI^e siècle, on se met à en user pour envisager la conciliation entre des personnes ou des partis. D'abord en religion, pour comprendre la relation des humains avec Dieu et ce qui l'entretient; puis en droit et en diplomatie, pour désigner l'implication d'une partie neutre.

Les adjectifs «immédiat» et «médiat» font leur entrée aux XIV^e et XV^e siècles, pour exprimer ce qui précède ou suit quelque chose dans l'espace avec ou sans intermédiaire («mon voisin immédiat»). L'emploi d'«immédiat» pour parler d'un temps sans intervalle (le moment présent, le moment même, tout de suite, pour le moment et, par euphémisme, dans un avenir proche) est attesté et courant depuis Balzac (1830). C'est cette dernière forme qui s'applique à l'information en continu.

La philosophie française, pour sa part, fera grand cas du thème de la médiation, spécialement pour approcher le domaine des choses qui sont «intermédiaires». D'abord chez Pascal (au XVII^e siècle), qui avance que la conscience se distingue des autres aspects de la vie par ce qu'elle a d'immédiat, c'est-à-dire dans la mesure où on y accède sans intermédiaire (voir aussi Bergson, 1889).

L'image du lecteur critique

Le lecteur critique lit beaucoup. Sa pratique est constante, voire quotidienne. Surtout, il prend ses distances par rapport à ce qu'il lit, fait la part des choses. Le problème, c'est que le « modèle » s'arrête là : il faut être critique. Mais, au fait... qu'est-ce que cela veut dire ? Au-delà de la variation des sources et du saut qualitatif et quantitatif, allant du visionnement de la nouvelle télévisuelle à la lecture de dossiers thématiques, comment fait-on ça, être critique envers les médias ?

Une théorie des lecteurs influents, en clin d'œil à la théorie des « électeurs influents », dirait que, lorsque quelqu'un veut approfondir un thème et « se faire une tête », il va demander l'avis d'une personne importante de son entourage dont il respecte l'opinion. On peut ensuite verser dans le mimétisme ou espérer l'avènement d'une pensée dialogique. Là, ce sera dans le dialogue avec autrui, dans l'échange discursif *après* la lecture, que le lecteur « moyen » élaborera sa pensée et sera en mesure de bâtir une critique, d'apporter des nuances, de se prononcer.

Une approche de l'émancipation intellectuelle comme celle développée par Jacques Rancière (1987) après Joseph Jacotot – pédagogue, révolutionnaire et penseur du XVIII^e siècle français – pointe dans une direction quelque peu différente. Si le dialogue, l'échange, le débat demeurent la visée, le point de départ est radicalement autre et, en s'attaquant aux présupposés de hiérarchie intellectuelle, il recèle une valeur politique exceptionnelle et toujours pertinente aujourd'hui.

Le substantif « média », enfin, est emprunté dans les années 1920-1930 à l'expression américaine *mass media*, pour désigner l'avènement de moyens de communication qui s'adressent à la masse des citoyens. À partir des années 1960, le vocable s'affranchit de la référence à la masse pour s'appliquer à tout moyen de communication ou support de données et, par métonymie, à tout moyen ou institution de transmission et de diffusion d'information. Il a notamment donné « médiatisation », pour signifier le fait de faire connaître quelque chose par le truchement d'une institution médiatique.

En somme, que cela nous vienne du latin, de l'américain ou de la philosophie, le média est affaire d'entremise, de médiation. Il correspond à l'état de ce qui est mis entre deux choses, au fait de connaître indirectement. De même qu'on peut supposer que la personne connaît le monde par la médiation des sens, des représentations culturelles, de l'imaginaire, par exemple; de même il y a des personnes et des institutions qui jouent ce rôle à l'échelle de l'espace public.

Dans une perspective d'émancipation intellectuelle, penser l'actualité médiatique ne commencerait pas par une référence à ceux qui, près de nous, sont en mesure de « nous éclairer ». L'émancipation, ce n'est pas imiter ce que les autres – ceux qui sont censés savoir – disent, mais prendre conscience de notre propre capacité à penser; c'est la volonté d'activer cette capacité. Concrètement, il s'agit de s'autoriser à faire des liens en portant une attention méticuleuse à ce qui les inspire. S'émanciper intellectuellement, c'est observer les connexions qu'on établit entre le nouveau et ce qu'on connaît déjà; les connexions qu'on fait entre, d'une part, ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on lit et, d'autre part, ce qu'on imagine, se remémore ou extrapole. Puis, c'est *dire* ce que ces connexions font naître en nous, et s'intéresser à ce qu'elles font naître chez les autres, sans honte que ce ne soit pas assez intelligent, ni prétention à clore avec cela la discussion. Que l'on lise beaucoup ou peu, que l'on s'informe aux sources institutionnelles ou alternatives, que l'on soit expert ou non de l'actualité, c'est ainsi qu'on pense : en utilisant nos facultés intellectuelles et en discutant avec ouverture d'esprit, d'égal à égal, en tant qu'être pensant.

Ainsi, le sens critique n'est pas de nature différente des aptitudes générales que chacun développe normalement depuis la naissance : marcher, parler, socialiser, manier des outils de travail. C'est une question de volonté, d'exercice et d'effort; de désinhibition, de discipline et de pratique. Trop souvent, on coupe à tort ce sens critique des aptitudes physiques, manuelles, sensorielles, alors qu'il faut essentiellement croire en la légitimité de notre réception du monde

L'information en continu accélère sans doute la vitesse de transmission – c'est cette vitesse qui est quasi immédiate –, mais ne déloge pas le média de sa position intermédiaire. Même si un grand œil sortait du temps pour ne faire qu'un avec toute l'information du monde, il faudrait encore un travail de mise en forme pour la communiquer. Le « média immédiat » relèverait donc de la fausse contradiction ? Oui, mais parce que les deux termes sont utilisés dans des sens différents. D'où une confusion trompeuse : transmettre *vite* n'est pas *bien* transmettre. Au contraire, c'est manquer de temps pour pratiquer l'art du média, c'est-à-dire l'art d'être un bon intermédiaire. La vitesse ne délivre pas le média de sa condition, elle le met au défi. C'est cet art que la confusion sémantique est susceptible de nous faire perdre de vue, ce manque de temps qu'elle risque de nous faire méprendre pour un progrès.

— Alexis Richard

Le sens critique n'est pas de nature différente des aptitudes générales que chacun développe.

(sensations, rages, émois, questions) et essayer de la communiquer. Puis recommencer, encore et encore, parce que communiquer, c'est difficile. Des perles de sueur ! C'est, dans les termes de Joseph Jacotot, l'arène douce-aride d'une « raison poétique ».

Or, comment stimuler ce sens critique autrement qu'en disant : « allez, t'es capable » (ou « j'suis capable ! ») ; « prends confiance en toi et dis-moi ce que tu ressens en lisant le journal » ? Comment appliquer ce genre d'émancipation intellectuelle à la réception d'un flux incessant d'informations ? Comment spécifier cette perspective émancipatrice, la différencier des bêtisiers de certaines lignes ouvertes d'opinion ?

Les théories de la lecture : créer du sens en formant un tout

Aux énoncés d'émancipation intellectuelle précédents, ajoutons un tour de table des théories de la lecture. Depuis les années 1960, ces théories (Isser, Jaus, Eco, Picard, Jouve, Gervais, Bouvet, Brehm, entre autres) traitent surtout de la lecture du roman, de l'œuvre littéraire. Nous les avons, ailleurs, confrontées à la lecture de la philosophie, mais que nous disent-elles sur la lecture médiatique, informative ? Et comment les agencer à une approche d'émancipation intellectuelle ?

Les théories de la lecture se divisent en différents courants, mais partagent un point commun : le lecteur – avec ses penchants, ses attentes, sa psyché, son corps entier – participe activement au phénomène de la lecture. Plus précisément, l'acte de lire est abordé comme l'événement d'un tout cohérent à partir d'innombrables signes qui se suivent et qui, en l'état, sans le lecteur, sont séparés les uns des autres. L'aventure lectorale exige donc cette intervention fondamentale : faire *une* chose qui tienne à partir d'une masse inouïe de caractères disposés à la queue leu leu (lettres, phonèmes, mots, phrases, paragraphes, sections, morceaux signifiants). Cette chose *une*, sinon unifiée du moins articulée, ressemblerait davantage à une image mentale, une vision d'ensemble (une photo par exemple), qu'à la matérialité éparsée du texte.

Ce tout cohérent, plus « photographique » que logique, est l'objectif premier de la lecture. C'est le sens du texte lu, l'orientation qui lui est donnée. Et ce sens n'est pas déjà là dans le pli des pages, attendant d'être découvert ou déballé ; il faut plutôt le construire, mettre la main à la pâte, en tandem avec le texte lui-même.

La scène de pensée : trouver des tensions en lisant

En combinant théories de l'émancipation intellectuelle et théories de la lecture, que dire sur la réception des médias aujourd'hui ? Que dire qui dépasse le cliché du lecteur critique ? En peu de mots : qu'il faut se mouiller et se risquer à faire des « tous » à partir des mille et un titres, nouvelles, reportages, entrevues, éditoriaux, potins, idées géniales et stupidités qu'on reçoit sans cesse. Penser l'actualité implique de ne pas laisser cette masse d'information à l'état d'amas informe, mais, au contraire, d'en faire ressortir les différentes dimensions, de détecter ce qui nous interpelle, nous accroche, nous fait réagir ; se donner des points de repère pour être en mesure de se concocter une représentation globale, une vue d'ensemble.

Cette vue d'ensemble vise le début d'une discussion et non son arrêt (par où l'approche se différencie d'un certain « opinionisme »). À la suite de mes travaux sur l'enchevêtrement des sensations et du questionnement chez le lecteur, l'enchevêtrement de son corps et de sa pensée, je dirais que cette représentation globale « photographique » qui donne le coup d'envoi à la réflexion est littéralement *une scène*. Une scène comme au théâtre ou au cinéma : avec des personnages, une action, un espace situé et une temporalité. Dans cette scène, que le récepteur émancipé bâtit et offre à la discussion, est rassemblée non seulement l'information factuelle qu'il a entendue, vue, lue, à propos de tel ou tel autre dossier, mais aussi sa sensibilité propre ; sa raison poétique. La scène de pensée parle de ce qui nous affecte, intègre notre révolte, nos espoirs, notre mécompréhension, nos souvenirs et hésitations, et c'est par là qu'elle peut enclencher la pensée.

Pour faire de cette scène le tout cohérent qui préside à la pensée partagée, avoir lu des pages et des pages sur une problématique et être calé en la matière s'avère certes riche, mais cependant moins crucial que de trouver les tensions affectives que la scène fait naître. Trouver les tensions de la scène et ne pas les lâcher ! Voilà le défi véritable. Ne pas fuir les contradictions et déchirements qui surviennent à la vue de la scène mentale qu'on se fait des migrants amassés à la frontière, de l'exploitation du gaz de schiste ou de l'hypersexualisation des femmes, etc. Embrasser ce qui dérange et laisse perplexe dans chaque cas, le chercher activement, et affronter le questionnement qui s'ensuit. Sans se précipiter sur une réponse, sans tenter de calmer les tensions avec une solution préformatée. Ce questionnement maintenu, ruminé, mijoté, issu des tensions que l'on repère, issu de nos capacités sémiotiques et

de notre sensibilité, ce questionnement long né de nos aptitudes de metteur en scène de l'information, voilà la pensée et l'émancipation intellectuelle en acte.

Ainsi, ce qui est en jeu dans la réception des médias, comme devant un livre ou un tableau, ce n'est pas d'emblée une expertise particulière, une connaissance approfondie des thématiques, ni même la variation des sources ou le milieu de référence; c'est, plus fondamentalement, la reconnaissance de notre capacité réflexive, la volonté d'en faire usage et la mise en péril de soi en tant qu'être pensant. Parce

qu'une mise en *tension* est un acte de *déstabilisation*: terrain fertile pour la pensée de tout lecteur et toute lectrice. 

• Docteure en science politique, **Vanessa Molina** est cofondatrice de l'Institut Grammata. Elle a consacré sa thèse à la démocratisation de la pensée et de la lecture philosophique, combinant théories de la lecture, de la connaissance et du théâtre. Professionnelle de recherche à l'Université de Montréal, elle est actuellement analyste de la pensée critique dialogique chez les adolescents.

Objet et objectivité

L'objectivité est devenue un mot de pouvoir. On prétend à l'objectivité ou alors on se plaint du manque d'objectivité de l'interlocuteur; ce faisant, on peut espérer donner de l'autorité à ce qu'on affirme ou saper celle du vis-à-vis. Dans l'usage courant, on parle d'objectivité pour désigner des discours qui ne sont pas influencés par les sentiments, intérêts ou opinions de ceux qui les formulent; elle renvoie à l'impartialité, à la neutralité de celui qui prend la parole. Dans un autre usage contemporain, est dit objectif ce qui existe en dehors de l'esprit qui le conçoit, par opposition à ce qui est subjectif.

À l'ère des relations publiques, cela est paradoxal, car l'orateur et l'écrivain (politicien, journaliste, professeur et attaché de presse compris) ont un intérêt manifeste à faire passer leur discours pour rigoureusement fidèle à la réalité. L'intérêt de valider un propos, de se faire entendre ou de persuader, par exemple. Mais par où ce pouvoir a-t-il pu être acquis et pourquoi sous une apparence aussi paradoxale?

«Objet» tire son origine du latin classique *objicere* – qui combine le préfixe *ob-* (devant, au-devant de, en vue de, contre ou en échange de) et le verbe *jacere*, «jeter». En fonction du contexte, les auteurs latins l'emploient pour signifier «jeter devant», «placer devant» ou «opposer» (ce qui a donné, en français, «objecter»). Sous une forme substantivée, le latin scolastique a cherché à définir *objectum formale* et *objectum materiale* (objet formel et objet matériel). L'enjeu dès lors soulevé est de distinguer, dans l'esprit humain, celui qui pense et ce à quoi il pense – c'est-à-dire l'objet de sa pensée, fût-il imaginé ou issu de l'expérience. À partir de quoi est dit objectif ce qui qualifie l'objet d'une pensée plutôt que l'esprit qui le pense (si j'imagine une mer houleuse, la mer est l'objet et la houle sa qualité).

En français, «objet» fait son entrée dans la littérature médiévale pour parler des cinq sens – distinguant ce qui affecte les sens et les sensations éprouvées (comme lorsque le lilas en fleur me fait le plaisir d'affecter mon odorat). Oresme, Furetière, Chateaubriand et Corneille comptent parmi les auteurs qui ont contribué à répandre l'acception,

proche du latin, suivant laquelle l'objet est ce qui occupe l'esprit, par opposition à l'action de l'esprit (l'effort d'imagination, le calcul ou le raisonnement, par exemple). C'est à l'époque de Descartes (1650) que l'opposition au sujet et à sa subjectivité commence à se répandre. Le succès fulgurant du couple sujet/objet est tributaire de son entrée officielle dans la grammaire française à la fin du XVII^e. Jusqu'à nos jours, en effet, les écoliers prennent tôt l'habitude de le manier pour analyser les phrases en dégageant le sujet et l'objet du verbe (le nom ou pronom personnel et le complément).

Jusqu'à-là, en latin comme en français, l'objet et l'objectivité renvoient à ce qui se passe dans nos têtes: ce qui attire notre attention, nous intéresse, ce qui influence notre volonté, nos désirs, notre imagination, ce qui doit occuper notre esprit au moment d'agir, ce qui attise nos rivalités, etc. Raison pour laquelle «objectif» est aussi synonyme de «but à atteindre».

C'est à la fin du XVIII^e qu'on commence à employer «objet» sans faire référence à l'esprit humain, pour parler de choses matérielles concrètes (comme les objets sur mon bureau). Une «déshumanisation» de l'objet, en quelque sorte, exprimée par les verbes «objectiver» et «réifier» (du latin *res*, «chose», et *facere*, «faire»), qui désignent l'action de donner une réalité indépendante à une réalité mentale ou la réduction d'une personne à l'état de chose. C'est vraisemblablement en mettant cette distance entre l'humain et l'objet qu'«objectivité» a pu devenir un mot de pouvoir pendant le XIX^e siècle. Jusqu'à devenir la marque du discours qu'on voudrait valable pour tous parce que conforme à la réalité – reflet de l'idéal d'une science qui, libérée des imperfections humaines, parlerait le langage de la réalité. Le paradoxe vient de ce que l'objet évoque ce que nous avons en tête, entre nos deux oreilles on ne peut plus humaines.

• **Alexis Richard**, cofondateur de l'Institut Grammata, est docteur en philosophie politique (UQAM) et postdocteur en études anciennes (U. Paris 4). Ses travaux portent sur l'hostilité dans l'usage public de la parole en démocratie.